



KIM GORDON
GIRL IN A BAND

TRADUCTION DE SUZY BORELLO

LE MOT ET LE RESTE

KIM GORDON

GIRL IN A BAND

TRADUCTION DE SUZY BORELLO

LE MOT ET LE RESTE

2017

dark

ness

À Coco, mon étoile du Nord

LA FIN



Le soir où on est montés sur scène pour notre dernier concert, il n'y en avait que pour les mecs. De l'extérieur, on aurait pu croire qu'on n'avait pas changé depuis trente ans; de l'intérieur, c'était une tout autre histoire.

Thurston a donné deux claques sur l'épaule de notre bassiste Mark Ibold avant de traverser la scène d'un bond, suivi de Lee Ranaldo, notre guitariste, puis de Steve Shelley, notre batteur. J'ai trouvé ce geste tellement bidon, tellement gamin, en dehors de la réalité. Si Thurston a toujours été très entouré, il ne s'est jamais montré particulièrement intime avec les rares hommes qui faisaient partie de son cercle d'amis, et n'est pas du genre à administrer de grandes claques dans le dos. Ce geste signifiait, en somme : *Me voilà de retour. Libre. En solo.*

Je suis montée sur scène en dernier, et j'ai veillé à garder une certaine distance avec Thurston; j'étais épuisée, sur mes gardes. Steve s'est installé derrière ses fûts, tel un père à son bureau. Tous, nous nous sommes armés de nos instruments comme les soldats d'un bataillon, une armée n'attendant qu'une seule chose : la fin du bombardement.

Il pleuvait à verse, des trombes d'eau obliques. La pluie sud-américaine est la même que partout ailleurs, et elle inspire le même sentiment.





On dit que lorsqu'un mariage prend fin, des petits détails qu'on n'avait jamais vraiment perçus avant vous sautent aux yeux et vous vrillent le cerveau ; ça avait été mon cas toute la semaine, chaque fois que Thurston s'était trouvé dans les parages. Peut-être éprouvait-il la même chose, ou avait-il simplement la tête ailleurs. À vrai dire, je préférais ne pas le savoir. En coulisses, il passait son temps à envoyer des SMS et à faire les cent pas comme un gosse coupable et survolté. Ce soir-là, après trente ans de carrière, c'était le dernier concert de Sonic Youth. Le SWU Music and Arts Festival se déroulait à Itu, au Brésil, juste à l'extérieur de São Paulo, à huit mille kilomètres de notre maison en Nouvelle-Angleterre. Les concerts, qui s'étiraient sur trois jours, étaient diffusés à la télévision sud-américaine et disponibles en streaming sur Internet, avec des gros sponsors comme Coca-Cola et Heineken. Les têtes d'affiche étaient Faith No More, Kanye West, les Black Eyed Peas, Peter Gabriel, les Stone Temple Pilots, Snoop Dogg, Soundgarden, enfin, ce genre de groupes. On devait être les moins connus du lot. Plutôt bizarre de finir là-dessus.

Au fil des ans, on avait joué dans pas mal de festivals de rock ; en tant que groupe, on voyait ça comme un mal nécessaire, même si le côté « marche ou crève » d'un live sans balances avait aussi son côté grisant. Les festivals, c'était les caravanes et les tentes en backstage, le matos et les câbles d'alimentation un peu partout, la puanteur des toilettes chimiques et, des fois, des rencontres inopinées avec des musiciens qu'on appréciait personnellement ou professionnellement mais qu'on n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer pour de vrai. Qu'on ait des soucis de matériel, des retards, un temps exécrable ou pas de son dans les retours, peu importe : il fallait monter sur scène et tâcher de jouer devant une marée de gens.

Les festivals, c'était aussi des sets plus courts. Ce soir-là, on allait tout liquider avec soixante-dix minutes d'adrénaline, comme on l'avait déjà fait les jours précédents dans des festivals au Pérou, en Uruguay, à Buenos Aires et au Chili.

Or, ce qui distinguait cette tournée de celles d'avant, c'était que Thurston Moore et moi ne nous parlions plus ; on n'avait quasiment pas échangé un mot de toute la semaine. Après vingt-sept ans de vie conjugale, quelque chose s'était brisé. En août, je lui avais demandé de quitter notre maison du Massachusetts, et il l'avait fait ; à présent, il louait un appartement à un ou deux kilomètres de là et faisait la navette entre New York et son nouveau logement.

Ce couple vu comme mythique, intouchable, qui avait donné de l'espoir aux jeunes musiciens aspirant à sortir indemnes de ce monde cinglé du rock'n'roll, n'était désormais plus que le cliché d'une relation ratée... crise de la cinquantaine, maîtresse, double vie, la totale.

Thurston a mimé une réaction de surprise lorsqu'un technicien lui a tendu sa guitare. À cinquante-trois ans, il était toujours le gamin maigre et hirsute du Connecticut rencontré dans un club new-yorkais quand j'avais vingt-sept ans et lui, vingt-deux. Plus tard, il m'a dit avoir flashé sur mes lunettes de soleil à verres rabattables. Son jean, ses Puma *old school* et sa chemise blanche défectueuse lui donnaient des airs d'ado figé dans le temps, de gamin de dix-sept ans rechignant à être vu en compagnie de sa mère, ou de n'importe quelle femme d'ailleurs. Avec ses lèvres à la Mick Jagger, sa silhouette dégingandée dont il ne savait que faire et cette prudence propre aux grands qui cherchent à éviter de dominer les autres avec leur taille, il se cachait derrière de longues mèches châtain, ce qui semblait bien lui convenir.

Mais, cette semaine-là, c'était comme s'il avait remonté le temps, effacé nos trente années de vie commune ; pour lui,

« notre vie » était redevenue « ma vie ». Il était de nouveau cet adolescent perdu dans ses rêves et, à vrai dire, l'attitude de rock star qu'il adoptait en concert me tapait sur les nerfs. Sonic Youth avait toujours été une démocratie, au sein de laquelle nous avons tous un rôle bien défini. J'ai pris ma place, au centre de la scène; ça n'avait pas toujours été comme ça, je ne sais pas trop quand les choses ont changé. Cette chorégraphie remontait à une vingtaine d'années, quand Sonic Youth avait signé chez Geffen Records. C'est là qu'on avait compris que, pour les gros labels, si la musique a certes son importance, l'essentiel se résume à la fille, à son allure. C'est elle, le point d'ancrage de la scène, elle qui attire le regard des hommes et qui, selon sa personnalité, défie le public à son tour.

Quand on essaie de vendre une musique aussi bizarre et dissonante que la nôtre, avoir une fille sur le devant de la scène facilite un peu les choses. *Regardez les gars, c'est une nana, elle porte une robe et elle est avec ces types, alors ça devrait aller.* Mais ce n'était pas notre manière d'opérer en tant que groupe indé, aussi veillais-je toujours à ne pas trop me mettre en avant par rapport aux autres.

J'ai eu du mal à ne pas craquer pendant le premier morceau, « Brave Men Run »; à un moment donné, ma voix m'a lâchée, comme si elle raclait son propre fond, et puis ce fond a cédé à son tour. Il s'agissait d'une vieille compo, une de nos premières, issue de l'album *Bad Moon Rising*. J'avais écrit les paroles dans l'appartement tout en longueur où nous vivions à l'époque avec Thurston sur Eldridge Street, à New York. Ce morceau m'évoque toujours les pionnières de ma famille maternelle traversant péniblement le Panama pour venir en Californie, ainsi que ma grand-mère qui, sans véritable revenu, a été mère célibataire pendant la Grande dépression. Les paroles illustrent bien la manière dont j'ai commencé

à intégrer mes influences artistiques à ma musique: le titre vient d'un tableau d'Ed Ruscha, où un voilier fend des vagues écumeuses.

Mais ça, c'était il y a une trentaine d'années. Ce soir-là, avec Thurston, on ne s'est pas échangé un seul regard; la chanson finie, j'ai tourné les épaules vers le public, de sorte que ni les spectateurs, ni les autres membres du groupe ne voient mon visage... en vain, bien sûr. Car chacun de mes gestes et de mes paroles était retransmis sur l'un des deux écrans de douze mètres installés sur scène.

Pour une raison ou pour une autre – par compassion ou par tristesse, ou à cause des articles rédigés en espagnol, en portugais et en anglais qui avaient annoncé notre rupture toute la semaine –, nous avions le soutien passionné du public sud-américain. Ce soir-là, la foule s'étirait devant nous et se confondait avec les nuages sombres accumulés autour du stade – des milliers de gosses trempés de pluie, cheveux mouillés, dos nus ou en débardeurs, mains levées brandissant des téléphones portables et filles juchées sur les épaules de garçons bronzés.

Le mauvais temps nous avait suivis partout en Amérique du Sud, de Lima à l'Uruguay en passant par le Chili et, à présent, São Paulo; on aurait dit une de ces scènes dans un film à l'eau de rose, une image en miroir de l'étrange tension qui s'était installée entre Thurston et moi. Cette année-là, les scènes des festivals où nous jouions ressemblaient à des tableaux domestiques teintés de malaise – un salon, une cuisine ou une salle à manger, où mari et femme se croisent le matin pour se faire un café dans des tasses séparées sans qu'aucun d'eux ne reconnaisse l'existence de l'autre, ni un quelconque passé commun.

Après cette soirée, c'en serait fini de Sonic Youth; notre vie de couple, de famille, était déjà terminée. On avait toujours

notre appartement sur Lafayette Street à New York – même si ce n'était plus pour très longtemps – et je continuerais de vivre avec notre fille, Coco, dans notre maison de l'ouest du Massachusetts achetée en 1999 à une école locale.

« Salut! » a lancé cordialement Thurston juste avant qu'on entame « Death Valley '69 ». Deux jours plus tôt, en Uruguay, Thurston et moi avions dû chanter en duo sur un autre de nos premiers morceaux, « Cotton Crown ». Cette chanson parle d'amour, de mystère, d'alchimie, de rêve, de vie commune; c'était une ode à la ville de New York. Je n'avais pas eu le cœur de la chanter en entier, et Thurston avait dû la finir tout seul.

Mais j'irais jusqu'au bout de « Death Valley », aux côtés de Lee et Thurston. Avec mon futur ex-mari, on s'est tournés vers cette masse mouvante de Brésiliens mouillés, nos voix scandant ensemble les paroles d'autrefois; on aurait dit la bande-son en staccato d'un film à l'énergie brute et surréaliste, mêlée de colère et de souffrance: *Hit it. Hit it. Hit it.* Je crois que je ne me suis jamais sentie aussi seule de toute ma vie.

Le communiqué de presse diffusé un mois plus tôt par notre label, Matador, était plutôt elliptique:

Les musiciens Kim Gordon et Thurston Moore, mariés en 1984, viennent d'annoncer leur séparation. Sonic Youth, dont font partie Kim et Thurston, poursuivra sa tournée sud-américaine en novembre comme prévu. La suite est incertaine. Le couple a demandé à ce qu'on respecte sa vie privée et ne souhaite pas émettre de commentaires supplémentaires.

« Brave Men Run », « Death Valley '69 », « Sacred Trickster », « Calming The Snake », « Mote », « 'Cross The Breeze », « Schizophrenia », « Drunken Butterfly », « Starfield Road »,

« Flower », « Sugar Kane » et, pour finir, « Teen Age Riot ». La set list de São Paulo puisait dans nos toutes premières compos, des paroles écrites ensemble ou séparément par Thurston et moi, des morceaux des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, sans oublier nos albums les plus récents.

Ce choix aurait pu passer pour un simple best of, sauf qu'il était le fruit d'une mûre réflexion. Pendant les répétitions et tout au long de la semaine, je me rappelle avoir entendu Thurston décréter qu'il ne voulait pas jouer telle ou telle chanson de Sonic Youth. Ce n'est que plus tard que j'ai compris : ces morceaux-là parlaient d'*elle*.

On aurait pu annuler la tournée, mais un contrat avait été signé ; le gagne-pain d'un groupe, c'est les concerts, on avait tous des familles et des factures à payer et, dans mon cas et celui de Thurston, les frais d'université de Coco à envisager. En même temps, je ne savais pas trop si ces lives étaient bons pour l'image du groupe ; je ne voulais pas qu'on croie qu'après tout ce qui s'était passé entre Thurston et moi, je jouais le rôle de la nana aimante, solidaire de son homme. Parce que c'était faux. Et, en dehors de notre entourage immédiat, personne ne savait trop ce qui s'était passé au juste.

Avant de partir en Amérique du Sud, Sonic Youth avait fait une semaine de répétitions dans un studio à New York. Je m'en suis sortie je ne sais trop comment, avec l'aide d'un Xanax, que je prenais en journée pour la première fois. Je n'ai pas voulu rester dans notre appartement, qui me semblait désormais souillé ; les autres ont été d'accord pour me payer une chambre d'hôtel.

Fidèles à l'esprit du groupe, on a tous agi comme si de rien n'était. Je savais que les autres étaient trop mal à l'aise pour interagir avec moi plus que de raison ; après tout, ils étaient au courant des circonstances de notre rupture, et connaissaient même la femme en question. Je ne voulais pas que

l'ambiance soit trop pesante et, après tout, j'avais accepté de venir en tournée. Je savais que chacun avait son propre avis sur la question, ses propres préférences, mais j'ai été surprise de la bonne humeur ambiante. Peut-être que tout ça était, simplement, trop irréal. Les choses se sont passées de même en Amérique du Sud.

Un peu plus tard, on m'a montré un article du webzine *Salon* intitulé « Comment Kim Gordon et Thurston Moore ont-ils pu divorcer ? ». D'après l'auteure, Elissa Schappell, on avait montré la voie à toute une génération, qui avait grandi en suivant notre exemple. Elle confiait avoir pleuré en entendant la nouvelle.

Regarde-les, me disais-je: Ils étaient amoureux, mariés, artistes. Ils étaient cool et ne faisaient rien à moitié, prenaient leur art très au sérieux et ne s'étaient jamais vendus ni compromis. À une époque empreinte d'ironie, où je feignais l'indifférence et cachais mon sentiment d'insécurité derrière des moqueries, ils étaient cool mais pas je-m'en-foutistes... Qu'est-ce qu'il y a de plus flippant qu'un couple qui décide – après avoir joué trente ans dans un groupe qu'ils ont créé, avoir été mariés vingt-sept ans et élevé leur fille pendant dix-sept ans – que, maintenant, c'est terminé? S'ils réussissaient, nous aussi, on réussissait.

Elle termine sur la question: « Pourquoi seraient-ils différents de nous? »

Bonne question, et nous ne l'étions pas, et notre histoire était probablement la plus conventionnelle qui soit.

On a pris des avions séparés pour l'Amérique du Sud. Je suis partie avec le groupe, et Thurston a voyagé avec Aaron, notre ingénieur du son façade.

En tournée, dès que l'avion atterrit, on vient vous chercher en van pour vous emmener à l'hôtel; là, tout le monde se

disperse, dort, lit, mange, fait de l'exercice, part en promenade, regarde la télé, envoie des e-mails, des textos. Mais cette semaine-là, en Amérique du Sud, tous les membres du groupe, y compris les techniciens et les ingénieurs, se sont réunis pour les repas; on travaillait ensemble depuis si longtemps que certains faisaient presque partie de la famille. Thurston s'asseyait à un bout de la table, moi à l'autre: papa et maman ne se parlaient pas. On commandait tous à boire et à manger, et la plupart de nos conversations portaient là-dessus, histoire d'éviter de parler de ce qui se passait vraiment. De l'intrus gênant et silencieux qui s'était invité dans la pièce avec nous.

Notre premier concert était à Buenos Aires; ça faisait longtemps que Sonic Youth n'avait pas joué en Argentine, où le public, très expressif et enthousiasme, semblait connaître toutes nos paroles par cœur. Pendant les deux premiers jours, j'ai érigé un mur autour de Thurston mais, au fil de la tournée, je me suis un peu détendue. On avait vécu tellement de choses tous les deux que c'était dur de nourrir une telle rancœur envers lui. On s'est retrouvés ensemble quelques fois à prendre des photos devant l'hôtel; j'ai fait l'effort de paraître amicale, et lui aussi.

Cette semaine-là, plusieurs musiciens – des gens que je ne connaissais pas, comme Chris Cornell, le chanteur de Soundgarden – sont venus me dire que notre rupture leur faisait beaucoup de peine, ou me confier à quel point notre groupe comptait pour eux. Bill et Barbara, le couple marié qui s'occupait de notre merchandising et de nos T-shirts et dont la boîte avait grandi avec nous au fil des années, nous ont retrouvés à Buenos Aires pour montrer leur soutien moral, présumant, comme tout le monde, qu'il s'agirait de la dernière tournée de Sonic Youth.

Ce soir-là, si j'ai tenu, c'est grâce à la scène, à la libération presque viscérale du concert; le bruit extrême et les dissonances ont le don de vous purifier de l'intérieur. D'habitude, quand on jouait en live, je m'inquiétais de savoir si mon ampli était trop fort, s'il gênait, ou si les autres membres du groupe étaient de mauvaise humeur. Mais, cette semaine-là, je me fichais pas mal de l'ampleur de mon son ou de savoir si j'éclipsais Thurston sur scène. J'ai agi comme bon me semblait, et c'était à la fois libérateur et douloureux. Douloureux, parce que la fin de mon mariage était une affaire privée, et que voir Thurston afficher sa nouvelle indépendance au public me faisait l'effet d'une blessure ouverte qu'on frottait de gravillons; à mesure qu'on passait d'une ville à une autre, ma gentillesse s'est estompée pour laisser place à la colère.

À tel point qu'à São Paulo, j'ai failli dire quelque chose au micro... mais je me suis retenue. Il se trouvait que Courtney Love était en tournée en Amérique du Sud en même temps que nous; quelques jours plus tôt, elle avait accablé d'injures un fan qui brandissait une photo de Kurt Cobain dans le public.

« J'ai dû me farcir ses conneries, son fantôme et son gosse tous les jours, alors me balancer ça maintenant c'est nul et obscène », avait-elle hurlé avant de quitter la scène, décrétant qu'elle ne reviendrait qu'à condition que le public accepte de scander: « Les Foo Fighters sont des pédés ». La vidéo a fini sur YouTube. C'était du Courtney tout craché; je n'avais pas envie de passer pour une naufragée de la vie comme elle. Pas question de faire ce genre de trucs de mauvais goût à notre dernier concert, alors que Sonic Youth revêtait tant d'importance aux yeux de nombreuses personnes; je ne voulais pas accaparer la scène pour faire passer un message personnel, et à quoi ça aurait servi de toute façon?

Quelqu'un m'a dit que tout le concert de São Paulo était trouvable sur Internet, mais je ne l'ai jamais vu et je n'en ai aucune envie.

Tout au long de cet ultime live, je me rappelle m'être demandé ce que le public pouvait bien percevoir ou penser de cet étrange étalage pornographique de tension et de distance. Leur ressenti et le mien étaient sûrement très différents.

Pendant « Sugar Kane », l'avant-dernier morceau, un globe bleu océan est apparu sur l'écran derrière le groupe ; il tournait au ralenti, comme pour traduire l'indifférence du monde à sa propre rotation. La vie continue, semblait dire le globe, les glaces fondent, les feux de croisement changent de couleur même quand il n'y a pas de voiture et l'herbe pousse à travers les dalles et les fissures des trottoirs ; des choses naissent, et puis s'éteignent.

À la fin du morceau, Thurston a remercié le public. « J'ai hâte de vous revoir », a-t-il ajouté.

On a fini sur « Teen Age Riot », de notre album *Daydream Nation*. J'ai chanté, ou à demi chanté, les premières paroles : « *Spirit desire. Face me. Spirit desire. We will fall. Miss me. Don't dismiss me.* »¹

Le mariage est une longue conversation, dit-on, et c'est peut-être aussi le cas d'un groupe de rock. Quelques minutes plus tard, c'en était fini de l'un comme de l'autre.

En coulisses, comme d'habitude, personne ne s'est trop étendu sur le fait que c'était notre dernier concert, ni sur quoi que ce soit à vrai dire. Tous – Lee, Steve, Mark, nos ingénieurs –, nous habitons différentes villes et parties du pays. J'étais trop triste et inquiète à l'idée de fondre en larmes pour dire au revoir à quiconque, même si j'en avais envie. Et puis

1. « Désir esprit. Regarde-moi. Désir esprit. Nous chuterons. Regrette-moi. Ne me rejette pas. » (Toutes les notes sont de la traductrice.)

chacun est parti de son côté, et moi aussi j'ai pris l'avion pour rentrer.

Thurston avait déjà annoncé une poignée de concerts solo qui commencerait en janvier; il se rendrait en Europe, avant de revenir vers la côte Est. Lee Ranaldo avait prévu de sortir son propre album solo. Steve Shelley jouait non-stop avec Disappears, un groupe basé à Chicago. Quant à moi, j'allais faire quelques concerts avec Bill Nace, un ami musicien, et puis travailler sur des œuvres pour une expo prévue à Berlin mais, surtout, j'allais rester à la maison avec Coco pour l'aider à finir son année de terminale et candidater pour des universités. Au printemps dernier, Thurston et moi avons mis en vente notre appartement new-yorkais de Lafayette Street et, six mois plus tard, on avait trouvé un acheteur. Mis à part ça, comme le disait le communiqué de presse, la suite était incertaine.

Je suis arrivée à New York en 1980 et, au cours des trente années qui ont suivi, la ville a changé aussi vite et aussi lentement que le cours de ma vie. Où sont passés tous les Chock Full O'Nuts, ou les bars Blarney Stone qui proposaient des déjeuners formule buffet avec du chou et du corned-beef? C'est à cette époque qu'on a formé Sonic Youth, bien sûr, mais avant, et même après, j'ai enchaîné les petits boulots à temps partiel – j'ai travaillé en tant que serveuse, ai repeint des maisons, officié dans une galerie d'art, agrafé et photocopié des documents dans un magasin de reprographie. Je changeais de sous-location tous les deux ou trois mois. Je me nourrissais exclusivement de gruau de maïs, de nouilles, d'oignons, de pommes de terre, de pizzas et de hot-dogs. Je longeais les cinquante pâtés de maisons pour rentrer de la librairie où je bossais parce que je n'avais pas d'argent pour me payer des jetons de métro. Franchement, je ne sais pas

comment j'ai fait pour tenir ; mais l'avantage d'être pauvre à New York, c'est qu'une fois qu'on a essayé de joindre les deux bouts pendant la journée, on a quartier libre le reste du temps.

Toutes les heures, toutes les années passées depuis dans des vans, des bus, des avions et des aéroports, des studios d'enregistrement, des loges, des motels et des hôtels miteux, tout ça n'a été possible que grâce à la musique. Une musique qui n'aurait pu provenir que de la scène artistique bohème propre à New York et à ceux qui l'animaient – Andy Warhol, le Velvet Underground, Allen Ginsberg, John Cage, Glenn Branca, Patti Smith, Television, Richard Hell, Blondie, les Ramones, Lydia Lunch, Philip Glass, Steve Reich et la scène free jazz. Je me souviens de la puissance exaltante des guitares assourdissantes, de la rencontre avec des âmes sœurs et avec l'homme que j'ai fini par épouser, celui que je pensais être l'amour de ma vie.

L'autre soir, en me rendant à un bar karaoké coréen où des habitants de Chinatown et de Koreatown côtoient les habitués hipsters du monde de l'art, je suis passée devant notre ancien appartement du 84, Eldridge Street. J'ai repensé à Dan Graham, l'artiste qui m'a fait connaître une bonne partie de la scène musicale de la fin des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt ; il vivait dans l'appartement au-dessus du nôtre et a assisté aux prémices de ce qui deviendrait un jour Sonic Youth.

J'ai retrouvé une amie à l'intérieur du bar. Là, il n'y avait pas de scène ; les clients se contentaient de se tenir au milieu de la pièce et, entourés d'écrans vidéos, se mettaient à chanter. L'un d'eux a choisi « Addicted To Love », la vieille chanson de Robert Palmer que j'avais reprise en 1989 dans une de ces cabines où on s'enregistrait soi-même et qui a fini sur l'album de Ciccone Youth *The Whitey Album*. Ça aurait pu

être marrant de la reprendre en karaoké, mais je n'arrivais pas à décider si j'étais quelqu'un de courageux dans la vie ou si j'étais uniquement capable de chanter sur scène. En ce sens, je n'ai pas changé d'un poil en trente ans.

Maintenant que j'ai quitté New York, je ne sais pas si je pourrais y revivre un jour; tout cet idéalisme adolescent appartient désormais à quelqu'un d'autre. La ville que je connaissais n'existe plus, elle est même plus vivante dans mon esprit que lorsque j'arpente ses rues.

Après avoir joué dans un groupe pendant trente ans, ça peut paraître bizarre de dire: « Je ne suis pas musicienne »; mais, aussi loin que je me souviens, je ne me suis jamais considérée comme telle, ne m'y suis jamais vraiment formée. Il m'arrive de me considérer comme une rock star, avec un petit « r »; oui, les sons me parlent, je crois que j'ai plutôt l'oreille musicale, j'adore l'élan viscéral et l'exaltation de la scène. Même en tant qu'artiste conceptuelle, je suis toujours en quête de représentation.

À mon sens, monter sur scène est surtout une question d'audace. Vers le milieu des années quatre-vingt, j'ai écrit dans un article pour *Artforum* une phrase que le critique rock Greil Marcus a beaucoup citée depuis: « Les gens paient pour voir d'autres personnes croire en elles. » C'est-à-dire que plus vous avez de chances de vous effondrer en public, plus la culture vous accorde de la valeur. Contrairement à, disons, un écrivain ou un peintre, une fois sur scène on ne peut plus se cacher des autres, ni de soi-même d'ailleurs.

J'ai passé pas mal de temps à Berlin, et les Allemands sont friands de mots composés, aux sens multiples. Lors d'une de mes visites, je suis tombée sur l'un d'eux: *Maskenfreiheit*, qui signifie « la liberté conférée par les masques ».

J'ai toujours eu du mal à me lâcher émotionnellement face aux autres. C'est un truc qui remonte à l'enfance, l'impres-

sion de ne jamais avoir été protégée par mes parents de mon frère aîné, Keller, qui me taquinait sans cesse – l'impression qu'au fond, personne ne m'écoutait vraiment. Peut-être que, pour un artiste, c'est justement ça, la scène: un espace à combler avec ce qui n'a pas pu être exprimé ou obtenu ailleurs. On m'a déjà dit que, quand je jouais, j'étais opaque, mystérieuse, énigmatique, voire glaciale. Mais, au-delà de tout ça, je suis surtout excessivement timide et sensible, au point d'avoir l'impression de ressentir toutes les émotions qui tourbillonnent dans une pièce. Vous pouvez me croire: une fois qu'on a dépassé ma *persona*, il n'y a plus aucune défense qui tienne.



CHAPITRE I



C'est drôle, les choses qu'on retient; pourquoi ces souvenirs? Sont-ils réels ou créés de toutes pièces? Ma première impression de Rochester, New York: ciel gris, feuilles aux couleurs sombres, pièces vides, pas de parents dans les parages, personne qui surveille ou qui s'occupe du magasin. S'agit-il vraiment d'un souvenir du nord de l'État de New York, ou d'une scène tirée d'un vieux film?

C'est peut-être un long-métrage que j'ai vu à la télé avec mon grand frère, Keller: *La Bête aux cinq doigts*. Je devais avoir trois ou quatre ans à l'époque. Peter Lorre y joue le rôle d'un homme négligé dans le testament de son employeur, un pianiste qui vient de mourir. Il se venge en coupant la main de ce dernier et, jusqu'à la fin, cette main ne cesse de le tourmenter; elle erre, se faufile dans la grande maison, joue des notes et accords sombres sur le piano, se cache dans la penderie. Au fil du film, Peter Lorre bascule de plus en plus dans la folie jusqu'à ce que, trempé de sueur, il se fasse étrangler par le membre coupé.

« La main est sous ton lit, me menaçait Keller. Elle va venir t'attraper en pleine nuit, pendant que tu dors! »

C'était mon grand frère, pourquoi ne l'aurais-je pas cru? Pendant les mois qui ont suivi, je n'ai pas décollé du matelas, m'y juchant pieds nus pour m'habiller le matin; le soir, je m'endormais au milieu d'une armée d'animaux en peluche,

gardant les plus petits autour de moi et un gros chien à langue rouge près de la porte, même si aucun d'eux n'aurait vraiment pu me défendre contre la main.

Keller : une des personnes les plus singulières que j'aie jamais connues et qui, plus que quiconque, a façonné celle que j'étais et que je suis devenue. Mon frère était, et est d'ailleurs toujours, un être brillant, manipulateur, sadique, arrogant, d'une éloquence presque insoutenable ; c'est, aussi, un malade mental, atteint de schizophrénie paranoïaque. Et c'est peut-être justement à cause de son verbalisme incessant que, par contraste, je suis devenue son opposé, son ombre – timide, sensible, renfermée au point que, pour surmonter ma propre hypersensibilité, je n'ai eu d'autre choix que de me jeter sans filet.

Il ne me reste plus qu'une vieille photo en noir et blanc d'une petite maison pour prouver que je suis née à Rochester. Le noir et blanc va comme un gant à cette ville, avec ses fleuves, ses aqueducs, ses usines et ses hivers interminables. Lorsque ma famille est partie vers l'Ouest, Rochester, comme tout point de départ, a sombré dans l'oubli.

J'avais cinq ans quand mon père s'est vu proposer un poste de professeur au département de sociologie de UCLA, et nous – mes parents, Keller et moi – avons pris la route dans notre vieux break jusqu'à Los Angeles. Dès que nous avons traversé la frontière des États de l'Ouest, je me souviens que ma mère était au comble de l'excitation à l'idée de commander des pommes de terre sautées *hash brown* dans un *diner* en bord de route ; pour elle, il s'agissait d'un plat typique de l'Ouest, un symbole investi d'une signification qu'elle n'aurait su expliquer.

Une fois à Los Angeles, on a dormi au Seagull Motel, un parmi des milliers d'établissements du même nom parsemés le long

de la côte californienne. Celui-là se trouvait à l'ombre d'un temple mormon, immense structure monolithique juchée sur une colline et entourée d'hectares de pelouses vertes bien soignées sur lesquelles personne n'avait le droit de marcher. Les systèmes d'arrosage automatique étaient partout, petits gadgets métalliques qui sifflaient et tourbillonnaient à toute heure du jour et de la nuit. Là, il n'y avait rien d'origine – ni l'herbe, ni l'eau d'arrosage, ni aucune des personnes que j'y ai croisées. Avant de voir le film *Chinatown*, je ne m'étais pas rendu compte que, sous ses apparences, L.A. n'était rien d'autre qu'un désert, qu'une immense étendue de toile d'emballage. Ce fut là mon premier aperçu de la cité des anges. Ce que j'ignorais aussi, c'était que ce voyage en Californie était un véritable retour aux racines pour ma mère.

Dans ma famille, le passé rejaillissait dans des remarques émises en passant. J'étais en terminale lorsque ma tante m'a appris que la famille de ma mère, les Swall, avait été une des premières à arriver en Californie. C'était des pionniers. Des colons. L'histoire raconte qu'avec l'aide de quelques associés japonais, mes arrière-arrière-grand-parents ont dirigé une exploitation de piments à Garden Grove, dans l'Orange County; les Swall possédaient même un ranch à West Hollywood, sur Doheny Drive et Santa Monica Boulevard, là où il n'y a plus aujourd'hui que des stations de lavage pour voitures, des centres commerciaux et des bâtiments en stuc de mauvaise qualité. À un moment donné, on a posé des rails pour le chemin de fer, divisant la rue en deux : Big Santa Monica Boulevard d'un côté, Little Santa Monica Boulevard de l'autre. Aujourd'hui, les ranchs ont tous disparu, bien sûr, mais Swall Drive est toujours là, s'étirant du nord au sud, vestige d'un ADN ancestral.

J'ai toujours eu l'impression que les Californiens avaient un truc particulier dans le sang, que la Californie était un lieu de

mort ; ceux qui y sont attirés ne se rendent pas compte qu'au fond d'eux, ils sont terrorisés par leurs propres désirs. Ils tentent de fuir leur passé dans ce lieu neuf, tout en s'élançant tête la première vers leur propre destruction. Mort et désir se mêlent à l'excitation et au risque de l'inconnu ; une variante de ce que Freud appelle « la pulsion de mort ». En ce sens, les Swall ne devaient guère différer de ces premières familles de Californie qui, en quête d'un nouvel endroit, étaient attirées par la ruée vers l'or et se heurtaient à un mur d'océan.

Du côté Swall, il y avait aussi le père de ma mère, Keller Eno Coplan, un employé de banque. On raconte qu'à un moment donné, il aurait falsifié un chèque appartenant à sa belle-famille et se serait retrouvé en prison. Mon père riait toujours lorsqu'il parlait de mon grand-père, disant des choses du genre : « C'est pas qu'il était bête, mais il manquait de bon sens. » Étrange, alors, et pas forcément bon signe, que mes parents aient donné son nom à leur unique fils. Question de tradition familiale, j'imagine.

Quand son mari s'est retrouvé en prison, ma grand-mère a déménagé avec ses cinq enfants, dont ma mère, qui était encore jeune, en Californie du Nord, afin de se rapprocher du clan de Modesto. Pendant la Grande dépression, ma grand-mère a de nouveau bouclé ses valises pour repartir, cette fois au Colorado, dont la famille de son mari était originaire. Quand son conjoint n'était pas en taule, il sillonnait le pays pour trouver du travail. Sans argent et avec cinq bouches à nourrir, elle a dû en voir de toutes les couleurs.

Si je sais tout ça, c'est seulement parce que ma tante a appris que, pendant un temps, son père a vendu des crayons ; il se trouve que ce genre de boulot est réservé aux anciens taulards. Au bout d'un moment, ma grand-mère et ses enfants ont fini par s'installer définitivement dans le Kansas. C'est là que mes parents se sont rencontrés, alors qu'ils avaient à peine vingt

ans, dans une petite ville appelée Emporia où l'un et l'autre allaient à la fac.

Mon père, Wayne, était natif du Kansas et issu d'une grande famille d'agriculteurs, avec quatre frères et une sœur. C'était un petit garçon fragile, sujet à des troubles de l'oreille moyenne qui l'ont empêché de s'engager dans l'armée ou de faire son service militaire. C'était le premier enfant de sa famille à partir à la fac, et il avait pour rêve d'enseigner un jour à l'université. Pour payer une partie de ses frais de scolarité, il donnait des cours à l'école primaire dans un petit bâtiment à classe unique, du CP à la sixième, où il enseignait tout : les formes et les couleurs, l'orthographe, l'histoire et l'algèbre.

Mes parents se sont mariés pendant leurs années de fac et, après avoir décroché un diplôme à la Washington University de Saint Louis, où Keller est né, ils ont repris la route pour le nord de l'État de New York et Rochester, où mon père s'est mis à rédiger sa thèse. Trois ans plus tard, je pointais le bout de mon nez. L'histoire de la rencontre de mes parents n'était évoquée qu'aux heures de l'apéritif, et les détails restaient toujours très flous. Mon père était tête en l'air, aimait dire ma mère, en précisant que sa manie de faire du pop-corn sans mettre le couvercle pendant qu'il la courtisait l'avait presque poussée à y repenser à deux fois avant de l'épouser. Elle le disait toujours en riant même si, au fond, elle laissait peut-être sous-entendre par là que mon père n'était pas aussi responsable et terre-à-terre qu'il en avait l'air.

Quand je pense aux prénoms des membres de notre famille – Keller, Eno, Coplan, Estella, Lola –, je me demande si on n'avait pas aussi des liens avec la Méditerranée. Du côté de la mère de ma mère, il y avait les de Forrest, d'origine franco-allemande, mais on avait aussi quelque chose d'italien : les yeux étincelants, les sourcils à la Groucho, tout ça mélangé

à la platitude du Kansas. C'est d'ailleurs au Kansas que, jusqu'à ce qu'elle s'éteigne l'année dernière à l'âge de quatre-vingt-douze ans, la sœur de ma mère – l'unique source de tout ce que je sais de mon histoire familiale – a vécu dans un corps de ferme, au bout d'une longue route terreuse. De toute sa vie, je ne l'ai jamais entendue s'apitoyer sur son sort une seule fois. Elle a emporté avec elle les récits liés au passé de ma famille. Mes parents, eux, ne m'en disaient presque rien.

CHAPITRE II



Un jour qu'on était en tournée à Lawrence, dans le Kansas, en première partie de R.E.M., Thurston et moi avons rendu visite à William Burroughs; Michael Stipe nous a accompagnés. Burroughs vivait dans une petite maison avec garage, et la table basse de son salon était quadrillée de couteaux et de poignards fantaisie – élégantes armes de destruction incrustées de bijoux. Ce jour-là, j'ai été frappée de constater à quel point Burroughs ressemblait à mon père; ils étaient tous les deux sans-çon, avec un humour pince-sans-rire, et leur allure était même un peu similaire. Coco, notre fille, était encore un nourrisson et, à un moment donné, elle s'est mise à pleurer. Burroughs a commenté, de sa voix à la Burroughs: « Ooohh... elle m'aime bien. » Je pense qu'il n'a pas dû côtoyer beaucoup d'enfants.

Mon père était spécialisé dans la sociologie de l'éducation. À Rochester, il avait fait sa thèse sur le système social des lycées américains. Il a été le tout premier à mettre un nom sur les divers groupes et archétypes présents à l'école – BCBG, sportifs, geeks, freaks, théâtraux, etc. – et puis UCLA l'a recruté pour créer un cursus universitaire inspiré de ses recherches.

Une des conditions pour que mon père accepte ce poste était de permettre à Keller et moi de fréquenter l'UCLA Lab School, une école expérimentale absolument géniale. Le

campus avait été conçu par l'architecte moderniste Richard Neutra, qui l'avait traversé d'un immense ruisseau; d'un côté, il y avait du gazon et, de l'autre, du béton, pour jouer à la marelle, faire du hula-hoop ou je ne sais quoi d'autre. Le ruisseau se déversait dans un coin sauvage où un chariot bâché et une maison en pisé reposaient à l'ombre de quelques arbres; c'est là qu'on frangeait des châles, pétrissait de la pâte à tortilla et raclait des peaux de vache. Ensuite, notre professeur nous emmenait en voiture jusqu'à Dana Point, dans l'Orange County, où on jetait nos peaux d'animaux sur la plage pour accueillir des bateaux imaginaires, imitant ce qu'avaient dû faire les tout premiers marchands. Il n'y avait pas de notes dans cette école, on apprenait en faisant.

Mon père était grand et doux, avec un visage expressif et des lunettes noires. C'était quelqu'un de très gestuel, de physique, d'emphatique mais, aussi, de très chaleureux, même si je me souviens avec effroi des rares fois où il s'est mis en colère contre moi ou Keller. Dans ces cas-là, les mots qu'il proférait semblaient venir de la plante de ses pieds pour traverser son corps tout entier. Comme bien des gens perdus dans leurs pensées, il pouvait être distrait; il y avait cette histoire de pop-corn, après tout. Une fois, alors que j'étais petite, il m'a collée dans la baignoire avec mes chaussettes – il ne s'en est pas rendu compte; bien sûr, je l'ai supplié de le refaire maintes et maintes fois par la suite.

Enfant, il s'occupait des tâches ménagères aux côtés de sa mère et de sa sœur – cuisine, jardinage, à peu près tout ce qui peut se faire manuellement – et cette habitude ne l'avait pas quitté. À l'heure de l'apéritif, que mes parents ne manquaient jamais, il confectionnait de succulents Martinis et Manhattan à l'aide d'un shaker à Martini glacé qu'il entreposait dans le congélateur. C'était la fin des années cinquante, le début des années soixante – en ces temps-là, l'heure du cocktail était

une affaire sérieuse. Le jardin de notre maison à L.A. était touffu et envahi des plants de tomates cultivés par ses soins; ma mère aimait soutenir qu'il m'avait légué ses talents manuels, et j'adorais l'entendre le dire.

Quelqu'un a écrit qu'en esprit, nous vivons entre les vies que nous menons réellement et celles que nous rêvons de mener. Ma mère m'a révélé un jour que mon père avait toujours voulu devenir poète. Il est fort probable que

le fait d'avoir grandi pendant la Grande dépression, sans argent, l'ait incité à rechercher la sécurité, le poussant à opter à la place pour une carrière de professeur. Mais, mis à part son amour des mots, son autodérision et les calembours dont il abusait avec ses amis proches, je n'aurais jamais imaginé ça de lui avant que ma mère m'en parle; c'est d'autant plus frappant que mon frère est devenu poète par la suite.

De mon enfance, je me souviens des jours où, malade, je restais à la maison, à essayer les vêtements de ma mère et à regarder émission sur émission à la télévision. Je me rappelle avoir mangé à la cuiller du pudding au chocolat ou au tapioca directement dans la boîte – *tapioca*, un mot presque tombé en désuétude aujourd'hui. L'odeur de la maison, humide et



reconnaissable. Les vieilles maisons d'origine de L.A., même celles qui sont à l'intérieur des terres, ont un parfum d'océan, qui se situe à une trentaine de kilomètres de là : un soupçon de salpêtre, mais quelque chose de sec aussi, de renfermé, de parfaitement figé, comme une statue. Je perçois encore une infime odeur de gaz provenant de la vieille cuisinière des années cinquante, effluve invisible mêlée aux rayons du soleil ruisselant sur les carreaux et, quelque part, à l'eucalyptus baigné dans la brume de l'ambition.